

1^{ère} Lecture : 1 Rois 3,5.7-12I. Contexte

La 1^{ère} partie de 1 Rois raconte le règne de Salomon d'abord sage et pieux, puis infidèle à Dieu au point que celui-ci lui annonce le schisme, qui adviendra après sa mort, des douze tribus péniblement réunies par David. Choisi par le Seigneur qui le trouvera très humble et digne fils de David, Salomon, après la mort de son père, est sacré roi, obtient la Sagesse divine, construit et inaugure le temple, mais tombe finalement dans l'idolâtrie (1 – 11). La 2^e partie du livre (12 – 22) narre le schisme provoqué par Roboam, fils de Salomon, et par Jéroboam d'Éphraïm, tous deux choisis par Dieu et constituant deux royaumes ; celui de Juda au sud, avec Jérusalem comme capitale, réservé à la lignée de David ; et celui d'Israël au nord, avec Samarie comme capitale, qui n'aura pas de lignée unique. Les deux royaumes, dont les vies des rois se succèdent pêle-mêle, s'affermissent et s'affrontent politiquement, mais tombent dans une constante infidélité à Dieu malgré les avertissements des prophètes Élie et Elisée dans le royaume du nord.

En 1 Rois, il est dit que Salomon accède à la royauté ou plutôt reçoit la royauté de son père comme un don de Dieu. Cette royauté, tout à l'opposé de celle entièrement charnelle de Saül, était une participation et une mise en application de la Royauté de Dieu ; aussi, David qui l'avait reçue de Dieu avait-il peiné toute sa vie, pour s'en montrer digne. A son tour, Salomon avait été choisi par Dieu qui l'appela [*Yedidyahî*] « *Bien-aimé de Ya* » (2 S 12,25) ; et il fut mis sur le trône par David et approuvé par le peuple. Il avait hérité de la Paix que Dieu avait commencé à établir avec David ; d'où son nom qui signifie « Pacifique ». Après avoir reçu docilement les instructions de son père agonisant, Salomon entreprend d'affermir sa royauté, en éliminant tous ceux qui se sont levés pour la détruire.

Vient alors notre texte. Il est précédé de quatre versets qui en orientent le sens. Ils montrent, en effet, le mariage de Salomon avec la fille de Pharaon ; plus tard, il épousera encore les filles des rois qui règnent dans tous les pays environnants (procédé avantageux pour établir politiquement la paix et l'entraide mutuelles). Ces versets disent encore la volonté de Salomon de construire le temple et sa fidélité aimante au Seigneur. Salomon veut donc que la paix humano-divine s'étende partout, vienne toujours du Seigneur, et s'obtienne par sa fidélité personnelle : son attitude est, par conséquent, tout imprégnée de sagesse. Or, dans notre texte, il nous est révélé que Salomon demande la sagesse. Comment comprendre cela ?

II. Texte1) Demande insolite de Salomon (v. 5-9)

- v. 5 : « *Pendant la nuit* » signifie les ténèbres dans lesquelles Salomon est plongé durant son sommeil. « *Dans un songe* » : c'est le premier degré d'une vision qui exprime une totale passivité ; cependant, le songe est ambivalent, trompeur, et doit alors être rejeté comme non valable (Eccli 34,1-6), mais il est parfois envoyé par Dieu et alors il se réalisera (Gn 37,5-11), ce dont bénéficie Salomon. Dans cet état de privation de lumière et d'initiative, l'homme laisse apparaître le fond de son cœur. Nous connaissons donc la pensée authentique et profonde de Salomon.

Ce que Dieu dit au roi sage et pieux mérite d'être examiné, car la traduction du Lectionnaire prête à confusion :

- a) Hébreu : « *Demande ce que je te donnerai* » : l'objet de la demande est ce que Dieu veut pour lui, mais Salomon le sait-il ?

- b) Septante : « *Demande quelque demande pour toi-même* » : l'objet est ce dont Salomon a besoin ou désire personnellement, mais Salomon a-t-il envie de recevoir quelque chose ?
- c) (Néo)-Vulgate : « *Demande ce que tu veux que je te donne* » : l'objet est ce que Salomon espère recevoir de Dieu, mais, fidèle à Dieu comme il l'est, Salomon est-il sûr que ce qu'il voudrait correspond à la volonté divine ? L'Hébreu est obscur sur l'objet, l'intention et le bénéfice ; la Septante est obscure sur l'objet et l'intention, mais claire sur le bénéfice ; la Néo-Vulgate est claire sur l'objet, l'intention et le bénéfice. C'est pourquoi le Lectionnaire a traduit d'après la Néo-Vulgate. Seulement, comme l'Hébreu est le texte original, il plane une certaine obscurité sur la clarté du Lectionnaire, à savoir une ignorance que j'ai exprimée par une interrogation suggérant que Salomon ne pouvait demander n'importe quoi. En fait, le texte dit que Salomon doit avancer ce qu'il pense être conforme à la volonté de Dieu. Dieu veut donc que son roi s'oriente vers lui et exprime librement ce dont il a besoin pour être à lui.
- v. 6 (omis) : Salomon répond : « Je suis seulement ce que, par ta miséricorde, toi et David, vous m'avez fait ». Par là, il affirme qu'il n'existe que par la grâce de Dieu, façon de dire qu'il a seulement besoin de continuer à être comme Dieu le voudra. Ce v. 6 éclaire donc le v. 5.
- v. 7 : Salomon continue de se situer convenablement devant Dieu : « Tu m'as fait roi, mais je ne suis qu'un petit garçon, incapable d'exercer la royauté divine.
- v. 8 : Salomon achève de dire la nécessité dans laquelle il se trouve : « Je représente un peuple nombreux dont je porte la destinée ». « *Nombreux* » est à la fois quantitatif et qualitatif. Israël est l'accomplissement de la promesse de Dieu à Abraham : « *Nombreux comme les étoiles du ciel et le sable au bord de la mer* » (Gn 22,17). Il n'est donc pas un peuple comme les autres : suscité par Dieu, il doit être témoin de Dieu dans le monde et pour le monde ; sa vocation n'est ni politique, ni économique, ni culturelle, mais seulement religieuse. C'est à cela que Salomon fait allusion : il se rend compte qu'il est préposé à une telle vocation, qu'il lui faut entraîner Israël à être fidèle à cette vocation, qu'il existe pour le peuple et non pour lui-même.
- v. 9 : C'est après avoir dit qu'il n'est rien par lui-même, et que Dieu l'a choisi pour une œuvre divine, que Salomon découvre ce que Dieu veut, et expose ce dont il a besoin : « Donne-moi la Sagesse ». Il ne le dit pas de cette manière, mais d'une façon concrète et en trois demandes :
- « Un cœur attentif », littéralement « *un cœur qui entend* », c.-à-d. qui sache faire attention, s'efforcer de comprendre et s'engager à répondre aux vrais besoins du peuple.
 - « Gouverner ton peuple », [litt. : « *Juger ton peuple* »], c.-à-d. le conduire avec justice et le faire agir selon la volonté de Dieu. – Il est à remarquer que Salomon dit « *ton* » et non « *mon* peuple ». Le premier sens de ce « *ton* » est qu'Israël est le peuple qui appartient à Dieu : il ne s'est pas fait lui-même, c'est Dieu qui l'a créé, l'a élu, lui a donné sa mission. Le deuxième sens est indiqué juste après : « *peuple glorieux* », traduit par « important » ; c'est la reprise de « *nombreux* » du verset précédent, mais vu du côté de Dieu.
 - « *Discerner entre le bien et le mal* », c.-à-d. distinguer clairement ce qu'il doit faire et ne pas faire, pour correspondre à la volonté de Dieu dans l'épreuve que Dieu lui impose de porter le peuple.

Il y a ainsi trois versets pour dire où il en est, et un verset pour sa demande :

- a) v. 6-8 : disent : « Par ta grâce tu m'as suscité pour que David subsiste, tu m'as donné ta Royauté alors que suis incapable de l'exercer, je fais partie d'un peuple, de ton peuple, sur lequel je dois veiller pour qu'il se comporte selon sa destinée supra-humaine », ce qui revient à dire : « Tu m'as fait l'élément essentiel de ton Royaume, et je ne suis rien par moi-même ». C'est l'expression de la parfaite humilité. L'orgueilleux dit : Dieu m'a fait grand, donc je suis grand ; mais l'humble dit : « Dieu m'a fait grand, donc je ne suis rien ». On voit tout de suite qu'une telle humilité ne vient pas de l'homme, mais est un don de Dieu et doit être donnée constamment par Dieu. Nos trois versets disent donc que Dieu a donné à Salomon cette humilité et cette lucidité sur lui-même ; et cette reconnaissance du roi l'oriente tout naturellement vers la demande qu'il va faire : puisque Dieu a fait que le rien de l'homme réalise son œuvre divine, il faut bien que Dieu continue d'intervenir lui-même.
- b) v. 9 : porte sur la demande suggérée par Dieu : « Donne-moi ta Sagesse ». L'attitude de Dieu envers Salomon paraît insensée aux yeux de l'homme qui pense qu'il faut être éminent pour une œuvre éminente, mais l'humble lucidité de Salomon y voit une attitude parfaitement sage. Sa demande est donc toute trouvée: que Dieu continue à exercer sa propre Sagesse en Salomon. Ici aussi, c'est Dieu qui lui a fait découvrir de faire cette demande de la Sagesse et de la ratifier. Or, nous avons vu que précédemment Salomon s'était comporté avec sagesse. Il s'agit donc ici d'une autre Sagesse, celle que Salomon n'a pas encore et qu'il veut recevoir de Dieu. La deuxième partie de notre texte va la révéler et la préciser, mais nous apprenons déjà que cette Sagesse accomplira l'œuvre divine de la royauté si redoutée par Salomon, et qu'elle se servira du rien de l'homme, non pas pour que ce rien devienne quelque chose d'éminent aux yeux du roi, mais pour qu'à travers le rien qu'il reste, elle manifeste sa propre grandeur, agisse elle-même et réalise son œuvre divine. Au fond, Dieu seul est le Roi d'Israël, mais il le sera par un homme portant sa Sagesse.

2) Réponse correspondante de Dieu (v. 10-14)

- v. 10 : « Cette demande plut au Seigneur », car elle est tout à fait conforme à ce que Dieu voulait donner à Salomon quand il le questionna (v. 5). Nous voyons de nouveau que la prière consiste à demander ce que Dieu veut. Parce que Salomon a voulu correspondre à la volonté de Dieu, celui-ci lui a révélé sa volonté, lui en a fait découvrir l'excellence, et l'a amené à aimer et à vouloir, lui aussi, cette volonté divine.
- v. 11 : Dieu répond à Salomon, en lui révélant de quelle nature est cette Sagesse demandée. En résumé il dit : cette Sagesse n'est pas seulement d'une autre nature que celle possédée déjà par Salomon, et elle n'en est pas non plus une amélioration et une consolidation ; elle est uniquement divine pour accomplir elle-même son œuvre divine par Salomon. Dieu révèle d'abord ce que sa Sagesse divine n'est pas, en écartant des effets qu'un roi charnel, selon son propre point de vue, aurait pu demander :
 - a) « *De nombreux jours* » : ils sont nécessaires pour mener à bien et à son achèvement une œuvre de longue haleine. Si donc Salomon avait voulu affermir et mettre à profit sa sagesse antérieure, il eut demandé nécessairement de nombreux jours.
 - b) « *La richesse* » : comment en effet entreprendre des travaux de grande ampleur et de grand prix, sans en avoir les moyens appropriés et coûteux ? Songeons, p. ex., à la construction du temple que Salomon devait accomplir. Si Salomon avait

voulu une amplification de sa sagesse pour trouver et acquérir ces moyens, il aurait demandé la richesse nécessaire.

- c) « La mort de tes ennemis », littéralement « *l'âme de tes ennemis* », c.-à-d. leur vie, car « demander la vie de quelqu'un » peut signifier « réclamer sa mort ». Impossible en effet, selon la sagesse humaine, d'établir un Royaume dans la paix sans vaincre ceux qui viennent le détruire. Si Salomon avait voulu que sa sagesse soit vigoureuse et constante, il aurait demandé la puissance contre ses ennemis.

Dieu révèle ensuite son accord de la bonne demande de Salomon qui se ramène à « demander le discernement pour savoir bien gouverner », et qui fait fi d'une sagesse appréciée par les rois de la terre sans qu'ils en sachent la faiblesse et l'incapacité pour l'accomplissement d'une œuvre divine. Le discernement demandé – lequel relève de l'intelligence, de la clairvoyance et du choix – n'est pas celui que Salomon avait et usait à bon escient et efficacement selon sa sagesse humaine. Il est un don de la Sagesse divine, que Salomon sait ne pas avoir, mais veut obtenir. On comprend pourquoi le roi était convaincu de n'avoir ni une sagesse humaine valable, ni la Sagesse divine, la seule qui soit valable. Non seulement il laisse de côté la sagesse qu'il avait auparavant, mais il se garde bien d'en demander un solide complément, car c'eût été un bien très inférieur et même nuisible à l'activité de la Sagesse divine. En déduction disons-nous ceci : toute sagesse humaine valable doit se soumettre à la Sagesse divine.

- v. 12 : Dieu explicite les conséquences effectives de la demande de Salomon : « *Je te donne un cœur sage et intelligent* (ou plutôt « *qui discerne* », comme au v. 9) ». Pour la première fois, le mot « *sage* » est prononcé : il résume les différents éléments qu'il contient, tel l'un d'eux qui est ici concrètement l'objet de la demande de Salomon : « le discernement pour savoir gouverner » (v. 11). « *Un cœur sage et qui discerne comme personne n'a eu ni n'aura* » : personne ne sera sage comme Salomon, ce qui montre de nouveau qu'il aura reçu la Sagesse de Dieu. Quand donc Jésus dira qu'il est plus grand que Salomon (Mt 12,42), c'est parce qu'il est lui-même la Sagesse de Dieu. Salomon a donc seulement participé à la Sagesse du Fils de Dieu incarné ; c'est pourquoi il est une figure du Christ sage.
- v. 13-14 (omis) : Dieu donne quand même ce qui consolide la sagesse antérieure de Salomon en plus de sa Sagesse divine. Il le favorise de tout ce à quoi le roi avait renoncé et n'attachait pas son cœur, car il est seulement une figure du Christ : il devra établir un Royaume terrestre dans l'attente de la venue du Royaume des cieux réalisé par Jésus, mais il devra le faire en dépendance de la Sagesse divine pour qu'il puisse exercer, comme David, la Royauté de Dieu.

Conclusion

Il y a trois sortes de sagesse : la sagesse de la Création dont Dieu a imprégné tous les êtres, la sagesse de la Loi que Dieu a confiée à Israël, et la Sagesse de la Grâce qui est celle du Christ total, le Seigneur Jésus et son Église sainte. Elles coexistent ici-bas, mais de différentes façons :

- a) La sagesse de la Création, qui est selon la Révélation naturelle, est bonne mais insuffisante et parfois nocive. Elle exalte l'homme qui ne croit pas au vrai Dieu.
- b) La sagesse de la Loi, qui est sous le régime de la Révélation surnaturelle, est vraie mais inachevée et faible, car, bien qu'elle vienne de Dieu, l'homme pécheur s'en sert souvent pour se glorifier lui-même. Elle est cependant tout à fait valable, puisqu'elle a appris à Salomon à recevoir humblement la royauté humano-divine de David, et à se soumettre fidèlement aux commandements de Dieu.

c) La Sagesse de la Grâce divine est celle du Christ, du Fils de Dieu qui s'est fait homme pour la donner à tous les hommes, juifs et païens. Elle exalte et glorifie Dieu par et avec le néant de l'homme, puisque Jésus Christ, Sagesse de Dieu, fut traité de contradictoire, de séducteur, de scélérat et de blasphémateur, et fut crucifié. Doté de cette Sagesse, le croyant est pauvre de lui-même, mais riche de Dieu. Salomon a reçu une part éminente de la Sagesse du Christ, parce qu'il a estimé que la sagesse créée et la sagesse légale étaient, l'une éphémère, l'autre passagère, pour l'établissement du Royaume de Dieu par le Messie.

Nous avons vu, la fois dernière, que l'amour véritable, à l'imitation de celui de Dieu, doit combattre l'impatience et acquérir la patience. Or la patience ne consiste pas à se tourner les pouces, mais à agir, à imiter la modération légitime de Dieu envers les méchants et sa patience à l'égard du mal qui sévit aussi dans son Royaume ; et pour qu'elle soit active, elle doit savoir à quel moment, de quelle manière, avec quels moyens, sur quel fondement, dans quel but elle est bienfaisante et judicieuse. Savoir tout cela et agir en conséquence relèvent de la sagesse humaine et, pour nous comme pour Salomon, de la Sagesse divine. Car il y a une façon sage d'agir pour s'instruire, vivre avec les hommes si différents les uns des autres, prendre soin de son corps, mais c'est à la condition de ne pas supplanter la sage pratique des commandements et le sage entretien de la grâce du Christ ; et il y a une façon sage d'observer les commandements, celle qui consiste à se fier à la grâce et à l'Évangile du Christ. Quand la sagesse créée et la sagesse légale restent à leur place, elles sont valables et fructueuses sur la terre, mais pour le Royaume des cieux, elles n'ont aucune valeur si elles ne sont pas animées par la Sagesse du Christ qui nous a été donnée au baptême (le sel), qui ne peut pas s'affadir et que nous avons à développer, sans nous plaindre de la pauvreté qu'elle exige. Dès lors, l'amour véritable et donc la charité se fie à la Sagesse de Dieu qui se saisit du rien que nous sommes, pour que nous puissions aimer Dieu et le prochain. Rappelons-nous ce que Paul disait encore dimanche dernier : « *Nous ne savons pas quoi prier comme il faut, mais le Saint-Esprit intercède en nous* ». Au fond, comme on le voit déjà dans l'Ancien Testament, cette Sagesse divine est l'Esprit de Dieu et donc l'Esprit du Christ. On peut donc dire que Salomon a demandé le Saint-Esprit (Sg 9,17).

Épître : Romains 8,28-30

I. Contexte

C'est la suite immédiate du texte de dimanche dernier. Dans ce texte, Paul avait dit que pour supporter patiemment les épreuves qui balisent le chemin du Ciel, nous avons la chance, vu notre indigence radicale, d'avoir obtenu le Saint-Esprit qui nous fait obtenir, par son intercession, tout ce dont nous avons besoin, car c'est lui qui prie le Père en nous et qui fait une prière que le Père exaucera. Nous sommes en effet à la fin de la 2^{ème} section de la 2^{ème} partie de la lettre aux Romains, au paragraphe qui parle de la délivrance de la chair par la vie nouvelle de l'Esprit du Christ. La chair, c.-à-d. ici l'homme déchu voué à la mort, a beau nous jouer de vilains tours, elle ne peut empêcher l'Esprit du Christ d'achever notre Rédemption, car les insuffisances, les incapacités et le néant que nous sommes selon la chair sont assumés par le Saint-Esprit qui veut attirer sur nous la bienveillance et l'amour du Père.

Dans notre texte, Paul dit de quelle façon Dieu nous exauce à cause de la prière du Saint-Esprit. Il s'agira des interventions décisives de Dieu selon son Plan de Salut, exposées dans un ordre ascendant et selon la manière sage, par lesquelles Dieu conduit ceux qui le prient.

II. Texte

1) Disposition particulière à l'égard des appelés (v. 28)

- v. 28 : « *Nous savons* » : ce verbe exprime une connaissance apprise par un enseignement extérieur à soi. « *Ceux qui affectionnent Dieu* » : Nous avons ici ἀγαπάω et non φιλέω. Nous verrons, la fois prochaine, le sens et la différence de ces deux termes. Pour l'instant, nous pouvons prendre le sens d'aimer, vu au 13^e Ordinaire A, où nous avons seulement φιλέω pour l'amour suprême envers Jésus : « Aimer Jésus par-dessus l'amour que l'on a envers ses parents et ses enfants » (Mt 10,37). Car cet amour envers Jésus prédispose à recevoir l'ἀγάπη, affection. D'ailleurs, une mise au point exigée par ἀγαπάω est immédiatement indiquée dans notre texte : « Ceux qui affectionnent Dieu, ce sont ceux qui sont appelés selon le dessein » (de son amour : supplément du Lectionnaire). Cela veut dire qu'il faut avoir été appelé pour être capable d'aimer Dieu.

Que doit-on comprendre par là ? « L'appel ou la vocation », thème important et mal connu, mérite d'être examiné rapidement à l'occasion des appels de Dieu « *selon son dessein* » :

- a) A la Création, la lumière est appelée jour, et les ténèbres nuit (Gn 1,5). Appeler = donner un mode d'être et une fonction d'agir à quelqu'un ou à quelque chose. L'appel divin peut s'appliquer à la venue à l'existence (Rom 4,17 évoqué en Is 48,13).
- b) La vocation d'Abraham : Dieu lui demande de quitter son ancienne vie et de partir à la recherche de la Promesse par une réponse sans réticence. L'appel comprend l'invitation à la conversion et à la foi en Dieu.
- c) La vocation d'Israël : Dieu l'appelle, dans son Alliance avec lui, à être le peuple qui lui appartienne, et pour cela, à renoncer à être un peuple comme les autres peuples, et à témoigner du Dieu un et Sauveur par une vie de prière et de fidélité. L'appel implique l'invitation à entrer dans la vie de l'Alliance par la fidélité à la Loi.
- d) La vocation des prophètes, signalée pour Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Amos : Dieu les investit de la fonction d'annoncer sa Parole rédemptrice au milieu des persécutions qu'elle-même subit. L'appel contient l'exigence d'être les porte-parole courageux du Verbe de Dieu qui veut sauver.
- e) L'appel des prophètes à Israël infidèle et aux Nations égarées : à Israël pour qu'il revienne à la pauvreté nécessaire à la pratique de la Loi, et qu'il vive dans la sainteté purificatrice dans l'attente du Messie ; aux Nations pour qu'elles accueillent par la pénitence et la foi le Salut apporté par le Messie de Dieu.
- f) L'appel de Jésus aux disciples : il leur demande de tout quitter et de le suivre, en portant leur croix pour obtenir la vie éternelle. De ses disciples, Jésus en appelle douze qu'il fait apôtres pour perpétuer son œuvre évangélique et missionnaire. L'appel fait devenir disciple de Jésus en vue de lui ressembler en tout.
- g) L'appel des Apôtres à tous les hommes : c'est l'annonce du Salut de Jésus, Christ et Seigneur, mort et ressuscité, demandant de rejeter le monde du péché et de mener une vie nouvelle sous la mouvance du Saint-Esprit dans l'Église du Christ. L'appel suppose l'acceptation d'entrer dans l'Église pour recevoir la vie divine par le baptême, de vivre de l'Évangile, et d'attendre dans la foi, l'espérance et la charité, la Parousie du Seigneur et le Jugement dernier.

« *Les appelés* », dont parle Paul, ont en eux tous ces aspects de l'appel de Dieu selon la mesure de la grâce que Dieu leur a donnée, la grâce étant nécessaire pour que l'homme puisse répondre à cet appel. L'appel en effet n'est pas seulement une

exigence de renoncement et d'engagement, il est aussi un don du Saint-Esprit qui, faisant fils de Dieu et rendant capable de vivre l'Évangile, dispose à aimer Dieu qui appelle. Or, seuls les appelés peuvent aimer Dieu d'ἀγάπη, affection. Pourquoi ? Parce que, transformés par la grâce divine, ils ne voient plus Dieu à travers leur vie antérieure, pécheresse et indigente, mais à travers la vie nouvelle, libre et forte, donnée par l'Esprit du Christ. Leur connaissance de Dieu est différente de celle des non appelés, et donc leur amour de Dieu l'est aussi : c'est l'ἀγάπη, affection et déjà la charité. Paul veut donc dire qu'il ne suffit pas d'être appelé, mais que la vraie et parfaite réponse à l'appel est l'amour-ἀγάπη.

A ce propos, il peut se faire, en effet, que l'appelé devienne infidèle et n'aime plus comme il le devrait. L'histoire d'Israël est dans ce cas très utile pour nous : au début il a accepté et vécu l'appel, puis ce fut l'infidélité déjà au temps de Moïse, d'une façon obstinée au temps des prophètes, d'une façon radicale à la venue de Jésus. Or l'infidélité, avons-nous vu au 12^e Ordinaire A, est la haine de Dieu. Paul dit donc aux Romains : le signe vivant de l'appel de Dieu est l'amour envers Dieu ; vous vous dites appelés, mais aimez-vous Dieu comme il veut l'être, dans la fidélité ? Je vous appelle « des appelés », dit-il, parce que vous aimez Dieu de cette façon.

« Tout contribue à leur bien », littéralement « *Tout coopère pour le bien* », c.-à-d. tout ce qui est, se fait et survient, agit avec eux pour leur bien, tout, même leur insuffisance, leur néant, leur incapacité, les épreuves, les malheurs, la mort. En cela Dieu manifeste sa puissance par le Saint-Esprit sur et en tout, mais de plus il donne cette puissance à ceux qui l'aiment. Si c'est une grâce, en effet, d'être débarrassé des maux, c'en est une plus grande de savoir les supporter. Le Saint-Esprit qui intercède assume lui-même ces maux – la mort de Jésus en croix le montre bien –, et en fait des biens pour ceux qui aiment Dieu.

Ainsi l'appel et l'amour de Dieu sont efficaces par la grâce du Saint-Esprit. L'un ne va pas sans l'autre : il n'y a pas d'ἀγάπη sans l'accueil de l'appel de Dieu, et sans l'ἀγάπη il n'y a pas ou plus d'appel reçu ou à recevoir. Sans les deux il n'y a pas de Salut. On le voit lorsque Jésus était en croix : les chefs du peuple, qui prétendaient être les appelés de Dieu, insultaient leur Sauveur et se perdirent, tandis que le malfaiteur repentant, qui accepta l'appel intérieur de Dieu et aima Jésus, fut sauvé et fut le premier dans le paradis. Si tout, même d'adversité, contribue au bien de ceux qui aiment Dieu dans la fidélité, tout, même la prospérité, contribue aux maux de ceux qui n'aiment pas Dieu (Jn 5,42-43).

2) Sage ordonnance de cette disposition divine (v. 29-30)

- v. 29 : il expose le Plan de Dieu sous deux modes d'efficacité :
 - a) « *Ceux qu'il connaissait-d'avance* » : connaître pour Dieu, c'est faire exister et vivre devant lui quelqu'un qui fait sa volonté (Mt 7,23). Donc, avant même de nous créer et en vue de notre prise de conscience d'être appelés, Dieu a voulu chacun de nous pour se faire connaître à nous.
 - b) « *Il les a destinés-d'avance* », il a tout prévu et préparé de sorte que ses appelés « *soient conformes à l'image de son Fils* » et non « *soient à l'image de son Fils* » (Lectonnaire). Le texte original envisage la cause, la traduction y voit la conséquence : c'est parce que Dieu les a faits à l'Image de son Fils qu'ils sont images de son Fils (déjà en Sg 2,23). En prévoyant cela, Dieu avait en vue l'Incarnation et la Rédemption de son Fils : l'Incarnation qui fait de Jésus le

frère aîné de tous les hommes, la Rédemption qui fait de ses frères des fils de Dieu.

– v. 30 : il expose l'exécution de ce Plan de Dieu en trois étapes :

- a) « *Il les a appelés* » : les ayant déterminés de toute éternité à être des appelés, Dieu leur a fait entendre son appel dans le temps, leur demandant d'y adhérer dans la fidélité.
- b) « *Il les a justifiés* » : Dieu les a rendus justes dans leur pénitence et leur foi en Jésus Christ, et par le baptême dans l'Esprit et le feu.
- c) « *Il les a glorifiés* » : Dieu les a fait participer à sa gloire par la gloire de son Fils ressuscité et par le don de « l'Esprit de la gloire » (1 Pi 4,14 : 7^e de Pâques A, p. 4).

Conclusion

Nous sommes dans le contexte de la souffrance inhérente à la délivrance de la Création de la corruption, et à la rédemption de notre corps : douleur d'enfantement terrestre en vue de la Béatitude éternelle apportée à la Parousie du Seigneur. Pour cela, nous avons l'aide du Saint-Esprit, mais aussi de la vie exemplaire de Jésus. L'humanité que le Père a voulue pour son Fils unique est passée par les étapes de la divinisation : la vocation, dès sa conception où il fut appelé Jésus ; la justification, s'amplifiant jusque dans sa Passion ; la glorification, à sa Résurrection et à son Ascension (1 Tim 3,16). Parce que nous sommes rendus conformes au Christ par le Saint-Esprit, la gloire du Ciel nous attend, si, fidèles à notre vocation chrétienne, nous imitons la vie de Jésus dans l'amour véritable de Dieu.

Puisque Dieu nous a appelés dans l'Église du Christ et nous a donné son Esprit « qui répand dans nos cœurs l'amour-ἀγάπη de Dieu » (3^e de Carême A), quelle chance nous avons de pouvoir aimer Dieu comme il désire être aimé ! Mais peut-être n'osons-nous pas l'aimer à fond, soit à cause des exigences pénibles de l'Évangile, soit à cause de nos attaches aux biens de cette terre. Dans le premier cas, songeons à la parole de l'Apôtre : « *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* » ; dans le second cas, songeons à la prière de Salomon, pour qui la Sagesse de Dieu suffisait en tout. Dans les deux cas, ce qui est visé, c'est que Dieu soit tout pour nous. C'est là, en effet, la suprême sagesse, puisque dans la Béatitude éternelle « Dieu sera tout en tous » (1 Cor 15,28). Notre vocation chrétienne nous place sur le chemin qui y mène. L'amour véritable consiste donc à demander, comme Salomon, cette Sagesse divine par-dessus tout et pour tout, et à croire, comme dit Paul, que la grâce du Saint-Esprit nous rend capables d'aimer Dieu malgré nos insuffisances, c.-à-d. fait de nous des appelés, des justifiés et anticipativement des glorifiés.

Évangile : Matthieu 13,44-52

I. Contexte

C'est la suite de l'évangile de dimanche dernier et la fin du Discours parabolique. Nous avons trois petites paraboles, puis un huitième qui conclut les sept paraboles de ce Discours. On peut déjà remarquer que ces trois paraboles correspondent sur plusieurs points aux trois qui les précèdent, les deux premières à celles du grain de sénevé et du levain par leurs caractéristiques bien cachées, et la dernière à celle de l'ivraie, par leur interprétation par Jésus ; de plus, elles sont aussi introduites par l'expression : « *Le Royaume des cieux est semblable à* ». Il y a cependant des différences :

- Alors que le sénevé et le levain expriment l'énergie vitale du Royaume, le trésor et la perle très précieux révèlent la valeur immense du Royaume.
- Alors que l'ivraie insiste sur la croissance du Royaume et le jugement dernier, le filet parle de la prise et du tri.

- Enfin les disciples ne demandent plus l'explication des paraboles à Jésus, mais lui disent qu'ils ont compris.

Les trois paraboles vues dimanche dernier pouvaient être comprises à plusieurs niveaux : la parole de Jésus, les Écritures, la prédication évangélique, la doctrine de l'Église, la foi, les vertus, les apôtres, les chrétiens dans le monde. Ici aussi, il y a plusieurs niveaux de compréhension. Nous n'en prendrons qu'un : la sagesse. C'est le premier sens, car dans les écrits sapientiaux, surtout, la sagesse est comparée à un trésor (Pr 2,4), à des perles (Pr 3,15), au filet (Hab 1,14-17). Voir aussi Job 28,12-20 ; Pr 8,11.18-21 ; 16,16 ; 3,13-16 ; Sg 7,7-10.

II. Texte

1) Les trois paraboles de l'excellence du Royaume (v. 44-51)

Elles s'adressent normalement aux disciples mais, me semble-t-il, les foules ne sont pas absentes (Mt 13,2.10.24.34.36).

a) La parabole du trésor caché aux hommes (v. 44)

Comme le grain de sénevé était de nature différente du champ, le trésor diffère également du champ. Mais dans cette ressemblance, il y a des différences : le trésor est déjà dans le champ, et un homme doit le chercher pour le trouver, tandis que le sénevé est jeté par un homme dans le champ et pousse hors du champ.

Le trésor est inséparable du champ, et c'est pourquoi l'homme qui le cherche achète le champ. Le champ, avait dit Jésus dans son explication de la parabole de l'ivraie, était le monde et donc l'humanité en sa fin dernière. Comme ici est encore envisagée la continuité dans le temps, il me semble que le champ désigne maintenant l'Église, en tant que Corps visible du Christ (1 Cor 3,9) qui n'est pas du monde mais dans le monde, et qui appelé à évangéliser toute l'humanité. Le champ peut donc aussi exprimer les disciples et les chrétiens, en qui est caché le trésor.

Le trésor est la Sagesse de Jésus, Christ et Seigneur, cachée dans son Église visible, la Sagesse divine incarnée, la divinité de Jésus cachée dans son humanité, la grâce de l'Esprit du Christ secrètement présente dans le chrétien (1 Cor 2,6-7). Et quand ce trésor est trouvé, il doit être recaché, pas retenu en dehors du champ, car écarter le Christ de l'Église, c'est faire un faux Christ, p. ex. seulement un homme ordinaire ou un Dieu idéalisé, et c'est profaner et mondaniser l'Église ; séparer l'humanité du Christ de sa divinité, c'est faire de lui un secouriste des malheureux dont on a pitié ; séparer la grâce divine de la vie chrétienne, c'est la perdre. De plus, le trésor est très précieux. S'il n'est pas recaché, non seulement il se dénature, mais les voleurs viennent le saisir et le dilapider ; ces voleurs sont les démons, les hérétiques, les raisonneurs de ce monde. Recacher implique donc la volonté de préserver et de garder intact ce trésor de la Sagesse du Christ.

Mais pour posséder ce trésor, on doit acheter le champ avec toutes les autres - choses auxquelles on tient, c.-à-d. renoncer à tous les attachements aux réalités terrestres et temporelles. Comme Salomon, le chrétien doit se désintéresser de la sagesse du monde et dépasser la sagesse de la Loi : il le fera volontiers, si la Sagesse du Christ est tout pour lui (Col 2,2-9)

b) La parabole de la perle unique et précieuse (v. 45-46)

En fait, l'objet de la parabole n'est pas directement la perle, mais l'homme qui la cherche, c.-à-d. qui sait qu'elle existe, et l'homme négociant, c.-à-d. qui achète pour revendre. Comme le levain est de même nature que la pâte, la perle unique figure aussi parmi les « *belles perles* » qu'il cherche. La différence des deux paraboles est que la perle unique peut être séparée des belles perles, tandis que le levain transforme la pâte dans laquelle il est enfoui.

Le marchand ne fait pas que trafiquer des perles de tout genre, mais son souci est d'acquérir de « *belles perles* » (traduites par « perles fines »). Or le texte ne dit pas qu'il alla vendre les belles perles acquises, mais « *tout ce qu'il a* », c.-à-d., comme dans la parabole précédente, les réalités terrestres et temporelles auxquelles il est attaché, ou encore la sagesse du monde et la sagesse de la Loi. Cela veut dire, me semble-t-il, qu'il faut, si c'est nécessaire, vendre aussi ces belles perles, pour ne pas en arriver à dévaluer le prix de la perle unique, mais qu'on peut également les garder, si elles sauvegardent cette perle unique ; ce deuxième cas veut alors dire que, cette perle unique étant le Royaume des cieux, toutes les autres perles ne tirent leur valeur que de cette perle unique.

Cette unique perle très précieuse est d'abord la Sagesse du Christ en tant qu'elle imprègne tout et contient le Mystère du Christ. Le texte dit expressément que ce marchand « *cherche* » de belles perles ; c'est dire que toutes les perles qu'il a trouvées ne le satisfont pas. Ainsi, toute vérité qu'on a trouvée dans la sagesse du monde et dans la sagesse de la Loi est de valeur insuffisante et perd même une grande partie de sa valeur, si elle ne sert pas à exprimer les mystères du Royaume des cieux. La Sagesse du Christ manifeste sa pleine valeur dans sa Passion et sa Résurrection. Aussi la Pâque du Seigneur doit-elle avoir pour notre foi le plus grand prix (1 Cor 1,21-28), et nous rappeler qu'en elle se trouve le mystère de Dieu et de son Salut. C'est pourquoi, pour obtenir cette perle unique, Paul disait qu'il a considéré comme déchets les mérites qu'il a acquis par l'observance impeccable de la Loi (Phil 3,4-14).

c) La parabole du filet capturant pour le jugement dernier (v. 47-51)

Le filet, dont il s'agit ici, n'est pas le petit filet individuel, l'épervier [αμφιβληστρος] (Mt 4,18), ni le grand filet de pêche collectif [δικτυος] (Mt 4,21), mais là seine [σαγηνη] qui évoque un moyen de prise à l'improviste, assez grand pour saisir et mettre beaucoup de poissons dans la barque, c.-à-d. les hommes dans l'Église. Alors se fait le tri pour garder ce qui est valable et rejeter ce qui ne l'est pas. Cette seine destinée au tri est la Sagesse du Christ en tant qu'elle juge. Les autres filets sont ceux de la prédication et de la patience de Dieu ; ici, c'est le filet du jugement de Dieu.

En effet, l'interprétation de Jésus parle clairement du Jugement dernier : à la fin du monde, les méchants sont séparés des justes et jetés dans la fournaise du feu destinée aux démons ; et ce sont les anges qui exécutent le tri. Nous y voyons bien des ressemblances avec l'explication de la parabole de l'ivraie par Jésus. Voyons encore ce qu'on peut dire du Jugement. Comme Jésus le disait en Jn 3,19-20, ce Jugement est anticipé par lui et s'accomplit par la foi en lui, en vue de se préparer au Jugement dernier définitif. Cette Sagesse du Christ nous juge donc dès maintenant : si nous n'avons pas cherché, trouvé et gardé le trésor et la perle unique, elle nous annonce que nous serons jetés dans la fournaise de feu, lors d'une catastrophe, d'un malheur ou de la mort, qui viennent surprendre et happer tout homme tel qu'il s'est comporté.

A la question que Jésus leur pose, les disciples répondent qu'ils ont compris tout cela, soit ces trois dernières paraboles, soit plutôt les sept, car leur écoute attentive et les explications de Jésus qu'ils ont retenues ont ouvert leur intelligence et leur cœur.

2) La Parabole d'une sagesse parvenue à maturité (v. 52)

Aux disciples qui disent avoir compris, Jésus dit que, pour enseigner sa parole, ils doivent tirer de « *leur trésor* » du nouveau et de l'ancien. Mais il le leur dit en parabole (la prédication est aussi un mystère à bien comprendre pour être bien présentée) et en allusion à la première de nos trois paraboles (par le terme « *trésor* » qui est caché dans le champ de l'Église). Car c'est le Royaume des cieux, anticipé dans l'Église, que les disciples doivent faire connaître. Ceux-ci y seront puissamment aidés par le Saint-Esprit que Jésus leur enverra à la Pentecôte, et qui stimulera les hommes de bonne volonté soucieux de leur salut. Il faut donc que les Apôtres vivent l'Évangile et soient prêts à le prêcher.

Jésus compare ses disciples au scribe, c.-à-d. à celui qui connaît correctement la parole de Dieu, et qui la scrute en tenant compte des circonstances particulières, pour en découvrir la Sagesse de Dieu et pour instruire ceux qui doivent en vivre. Un tel scribe est « devenu disciple du Royaume des cieux » lorsqu'il est initié à l'enseignement de Jésus et de son Église. Il possède alors « le mystère du Christ en qui sont cachés tous les trésors de la Sagesse et de la connaissance » (Col 2,3).

Remarquons enfin que les disciples doivent tirer du trésor du Mystère du Christ « *du neuf, et de l'ancien* ». C'est une allusion aux deux Testaments en qui le Christ est présent selon l'Histoire du Salut, mais caché selon son propre Mystère. Il importe cependant aux disciples d'interpréter d'abord le Nouveau Testament avant l'Ancien, car celui-ci empêche de connaître le Nouveau, s'il n'est pas compris par le Nouveau. Quand on connaît bien le Nouveau Testament, l'Ancien qui demeure fermé pour les juifs (2 Cor 3,14-17) commence à se dévoiler et à livrer les mystères christiques qui s'y trouvent.

Conclusion

La Sagesse du Christ est celle du Verbe de Dieu qui s'est rendu visible en se faisant homme, qui s'est abaissé au niveau de l'homme et qui vit sacramentellement dans son Église sainte, pour qu'elle puisse être connue et comprise. Certaines personnes, comme Salomon, avaient l'âme assez simple, pure et ouverte, pour se la proposer, la désirer, la demander en renonçant à la sagesse du monde et en usant de la Loi mosaïque dans l'esprit de pauvreté qu'elle exige. Mais beaucoup d'autres ne l'ont pas connue, même quand elle se fit homme et fit les œuvres de Dieu. Ils ont traité son Précurseur de « possédé » [Mt 11,18], et elle-même d'ami des pécheurs et de « *glouton* » ; mais à ces accusateurs insensés et injustes Jésus répondait : « *La Sagesse a été justifiée par ses œuvres* » (Mt 11,18-19) ou : « *La Sagesse a été justifiée par ses enfants* » (Lc 7,35). Car ce sont les dispositions d'un cœur humble et généreux à l'écoute de Jésus qui peuvent la faire découvrir. Aussi était-elle cachée à la foule qui, versatile, n'avait pas mis en pratique ce que Jésus lui avait dit clairement, bien qu'elle l'aimât et le suivit, et qu'elle montrât son intérêt pour ses paraboles. Il est inutile de savoir que le Royaume des cieux est un trésor, une perle unique, un filet qui trie, si on n'en voit pas la pleine valeur. Comme il est un trésor caché qu'il faut chercher pour le trouver, et pour lequel on doit tout sacrifier pour le posséder, comme il est une perle unique que l'on doit se préoccuper de trouver et qui s'acquiert en échange de tout le reste, même au prix de minimiser la valeur des belles perles que l'on a, et comme il est une seine qui attrape et juge ceux qui n'en vivent pas et ceux qui en vivent, il faut désirer que le Royaume soit estimé au plus haut point et plus que tout ce que l'on est et tout ce que l'on a. De plus, songeons que le Royaume des cieux est en même temps le Christ Seigneur dans sa royauté et son règne (même mot que royaume, en grec) et la Jérusalem céleste anticipée dans l'Église terrestre.

Au fond, cela revient à considérer la façon dont nous cherchons le Royaume et qui relève de l'amour véritable qui nous anime. Cherchons-nous peu le Royaume des cieux, l'amour véritable en nous est médiocre. Le cherchons-nous de temps en temps, notre amour est éphémère. Le cherchons-nous n'importe comment, c.-à-d. comme ça nous plaît, notre amour est volage et inconstant. Mais quand nous le cherchons comme il le demande et assidûment, notre amour est imprégné de sagesse et de vérité. Et quand, ayant écarté la sagesse du monde et pu tirer le Nouveau Testament de l'Ancien, nous avons trouvé la Sagesse du Christ et continuons à la chercher, nous avons l'amour véritable, nous vivons de cet amour divin répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, l'ἀγάπη, affection. Comme on le voit, l'amour véritable cherche la Sagesse du Christ, est épris de cette Sagesse, et ne cesse de la connaître et de la vivre. Nous sommes alors à même de tirer de ce trésor de la Sagesse du Christ du nouveau et de l'ancien pour aider ceux qui sont dans la maison de Dieu, et d'en témoigner à ceux qui n'y sont pas ou plus.